

Comment les ouvriers voient-ils la culture ?

par René KAES
assistant à la faculté des lettres
d'Aix-en-Provence

Menée auprès d'un échantillon de cinq cent soixante-douze ouvriers répartis dans sept régions de France et quatorze branches industrielles, l'enquête s'est déroulée de 1958 à 1961. Nous avons utilisé l'interview individuelle en profondeur et les discussions de groupe pour recueillir les informations, traitées ensuite en analyse clinique et statistique et publiées en 1962, sous la direction du professeur Marcel David (1). Nous avons étudié la variation des comportements et les représentations selon les variables démographiques (âge, sexe, situation de famille), socio-culturelles (origine sociale, niveau d'études, niveau de qualification professionnelle, niveau d'engagement syndical) et socio-économiques (salaire, équipement, horaire de travail, durée des temps libres, taille de l'entreprise, situation géographique, branche industrielle...). Nous résumerons ici les conclusions de cette étude et nous examinerons quelles directions ont, depuis, pris nos recherches.

CARACTERE CUMULATIF DE LA PAUVRETE CULTURELLE

L'étude des comportements des ouvriers montre la prédominance des activités de préoccupation (entretien de la maison, jardinage ou bricolage), de nécessité (éducation des enfants), de délassement ou d'évasion sur les activités d'information ou de formation durant le temps non occupé par le travail. Les activités à caractère culturel sont rarement ou irrégulièrement pratiquées. Parmi les activités considérées par les ouvriers comme les plus épanouissantes pour eux, les activités de détente et de repos sont parmi les plus recherchées. La lecture est privilégiée : l'analyse du contenu des livres et surtout des revues ou des quotidiens fait apparaître que les lectures d'information et de formation sont étroitement liées aux lectures de distraction. De la même manière, l'utilisation à des fins culturelles du cinéma, de la radio et de la télévision se fait surtout par le truchement du jeu et de l'anecdote. Aussi les niveaux culturels des comportements sont-ils généralement faibles : ils coïncident avec le bas niveau d'instruction de la plupart des ouvriers. Les empreintes éducatives primaires — école, famille — déterminent largement le devenir professionnel, économique et culturel des sujets : elles ne sont remodelées, exceptionnellement, que par l'expérience d'un engagement social, politique ou syndical, ou par une circonstance particulière.

Une des constatations essentielles de notre recherche est que cette empreinte culturelle est cumulative. Plus les ouvriers ont, étroitement lié à leur milieu d'origine, leurs études ou leur travail, un niveau culturel bas ou élevé, plus ce potentiel culturel risque d'aller, selon les cas, en s'appauvrissant ou en s'enrichissant : ce sont les ouvriers d'un niveau d'études faible qui ont aussi les comportements les plus pauvres, les as-

pirations les moins riches, les représentations les moins élaborées ; bien souvent les aspirations sont superposables aux comportements. L'analyse de ce processus cumulatif nous semble être une pièce essentielle de l'étude du développement culturel : il s'agirait alors de déterminer quelles impulsions sont susceptibles d'accélérer le développement, d'entretenir le progrès et de réduire les déséquilibres de croissance.

Une grave conséquence de ce phénomène d'accumulation, dont le niveau d'études constitue un élément essentiel de freinage ou d'accélération, est la restriction de la curiosité et de l'intérêt chez la plupart des ouvriers ; l'une et l'autre s'inscrivent dans le cadre de leurs préoccupations immédiates : salaires, sécurité de l'emploi, qualification, repos, distraction, soin à apporter aux enfants... Ces préoccupations donnent rarement lieu à une élaboration intellectuelle ou esthétique de leur propre expérience ou de celle des autres.

Ainsi, pour la plupart et surtout pour les moins instruits, le travail est d'abord vécu comme un vide culturel ; il est appréhendé aussi comme une possibilité importante de culture, surtout lorsque les niveaux d'études et d'engagement syndical des sujets s'accroissent. Certes, la capacité d'analyser la situation culturelle créée par les conditions de travail et le divorce qui existe entre cette situation et la représentation idéale d'un travail culturellement riche n'appartient qu'à ceux des ouvriers qui ont pu acquérir une expérience de la culture.

La conscience des obstacles rencontrés pour se cultiver est fréquente, mais l'analyse de la pauvreté culturelle est rarement effectuée.

La conscience des difficultés que rencontrent les ouvriers pour se cultiver est faible chez ceux des sujets qui participent à une vie culturelle et

(1) *Les Ouvriers français et la culture. Rapport d'enquête, 1958-1961, par René Kaes. Institut du travail de Strasbourg. Distribué par Dalloz, 1962.*

sociale différente de celle que mène l'ensemble des ouvriers, soit qu'ils travaillent dans des branches industrielles particulièrement favorisées (artisanat de luxe, livre, ateliers techniquement évolués de l'électronique), soit qu'ils n'entretiennent de relations sociales et culturelles qu'avec des groupes étrangers au milieu ouvrier. Cette conscience est inexistante chez ceux qui, particulièrement démunis du fait de leur faible niveau d'études, d'un genre de travail stimulant peu leur créativité, et au total de leur extrême pauvreté culturelle, ne disposent d'aucun élément d'appréciation de leur propre situation culturelle. Il y a donc deux seuils de perception des difficultés de la participation à la culture, en deçà et au-delà desquels aucune conscience de la pauvreté culturelle n'est plus guère possible.

Pour les autres, qui constituent la majorité des ouvriers, cette conscience s'attache essentiellement à rendre compte des difficultés qui entourent la consommation culturelle : difficultés financières, de temps, de logement, quelquefois de formation élémentaire... et rarement à exprimer les difficultés inhérentes au contenu de la culture proposée à la consommation. C'est pourquoi les ouvriers admettent assez volontiers que des groupes sociaux plus favorisés par la fortune puissent être cultivés ; ils ne perçoivent qu'exceptionnellement leur pauvreté culturelle comme l'expression d'une crise globale de la société et de la culture, mais plutôt comme constitutive de leur condition même. De la même manière, ils n'ont guère le sentiment d'avoir perdu une autonomie professionnelle et culturelle qui les ferait apparaître actuellement plus pauvres qu'à une époque antérieure. Les syndicalistes, surtout les responsables, font preuve à ce sujet d'une capacité d'analyse plus pénétrante : ils mettent en cause à la fois les conditions concrètes de leur participation à la culture, participation consommatrice, et l'élaboration de biens culturels nouveaux, auxquels ils se sentent étrangers, faute de pouvoir participer activement à leur création et à leur diffusion.

Comment, dès lors, les ouvriers conçoivent-ils de surmonter ces difficultés et cette frustration ? Essentiellement par une transformation globale des conditions d'accès à l'instruction et à la culture, dont la démocratisation de l'enseignement apparaît comme le pivot central, et par des améliorations du niveau de vie, des conditions de travail et de logement. L'école est l'objet d'une attention très vive de la part des travailleurs ; la marque déterminante qu'elle imprime au devenir culturel est généralement reconnue : l'école renouvelée est l'occasion de redistribuer les chances et de préparer une autre manière de participer et de jouir. Aussi, les solutions proposées par certains ouvriers expriment-elles essentiellement une aspiration à voir surgir une société nouvelle dont une école et un travail renouvelés dans leurs projets assureraient le fondement ; mais il ne s'agit là que d'une généralité, dont les implications pratiques sont encore mal perçues et mal exprimées.

Les autres solutions proposées mettent à jour le désir de ne plus être éloigné des circuits traditionnels de distribution de la culture : école, certes, permanente, musées, bibliothèques, centres culturels, lieux de tourisme. Elles expriment aussi fortement le besoin d'un équipement socio-culturel qui évite que les contacts avec les biens de culture ne soient trop laissés au hasard des rues, des vitrines de magasins, des halls de gare, ou même de la compétence quelque fois médiocre d'animateurs de bonne volonté. Elles manifestent encore vivement l'aspi-

ration à sortir de l'isolement culturel, du tâtonnement solitaire stérile : c'est en ce sens qu'il faut comprendre le désir des ouvriers de voir s'établir une « orientation culturelle » et des « rencontres » avec des artistes et des intellectuels.

REFUS DU PARTICULARISME CULTUREL

Les ouvriers sont à la fois sollicités et séduits par une culture dont le brillant, la gratuité et l'encyclopédisme constituent le principe. La parole est revendiquée à la fois pour sa vertu créatrice de rapports compréhensibles et familiers avec les autres hommes et avec le monde (travail, relations sociales, technique, art, religion), et pour sa fonction ludique. Mais cette fonction, à bien y regarder, ne représente pas pour l'ouvrier une pure gratuité. Les jeux de la conversation, en particulier, sont des jeux sociaux : savoir parler, c'est d'abord être reconnu par les autres comme « sociaux », comme non séparés. Certes, c'est aussi un moyen d'accroître l'efficacité sociale et les visées du mouvement ouvrier, de servir la classe ouvrière. Mais à la limite, et pour la plupart des ouvriers, la parole pourrait exprimer une culture quelconque, sa fonction serait socialement très riche. C'est bien là une limite, car il apparaît tout autant que l'utile et l'efficace constituent un élément fondamental de leurs représentations de la culture ; ces valeurs pratiques sont d'ailleurs recherchées moins pour le type de rapport entre l'homme et la nature et la société qu'elles suggèrent que pour l'avantage qu'elles procurent dans un effort individuel de promotion sociale.

En définitive, aux yeux des ouvriers, la culture n'est jamais gratuite, ni dans l'accès difficile qui y conduit, ni dans les perspectives qui lui sont assignées. Elle est mise chez la plupart des sujets au service d'une réussite sociale individuelle ; ce sont surtout les syndicalistes qui la conçoivent comme l'instrument et le signe d'une promotion collective.

Dans leur ensemble, les ouvriers n'acceptent pas l'idée d'un particularisme culturel entretenu par une création et une organisation culturelles spécifiques. Certains estiment cependant nécessaire d'acclimater les œuvres culturelles à la mentalité et au style de vie de la classe ouvrière ; il s'agit là encore d'un effort d'adaptation « pédagogique » propre à briser l'isolement et à provoquer une impulsion pour sortir de la pauvreté. Cette proposition demeure confuse, mais elle exprime bien la volonté d'ouvrir une brèche dans l'immobilité culturelle et de participer, progressivement, à la culture de l'ensemble de la société. Les ouvriers les plus attentifs au devenir culturel de la classe ouvrière pressentent l'ambiguïté d'une telle attitude ; il ne leur échappe pas que la participation des travailleurs aux biens culturels de la société globale implique, pour n'être pas seulement consommatrice, une participation à la création collective elle-même, c'est-à-dire, aussi, la possibilité de contester et de proposer les valeurs et les œuvres propres à un groupe particulier. Le sentiment d'avoir à apporter une contribution à un renouvellement substantiel de la vie culturelle de l'ensemble de la société n'est donc pas expressément ressenti chez la plupart des ouvriers ; mais l'idée qu'ils pourraient se cultiver à partir d'une expérience propre est fréquemment soutenue, encore qu'elle diffère profondément chez les syndicalistes, plus attentifs aux

valeurs qui naissent des aspects économiques et sociaux du travail, et chez les ouvriers non syndiqués, plus enclins à valoriser la connaissance pratique et théorique de la matière qu'ils ont à transformer.

VALORISATION DES TECHNIQUES ET DES COMMUNICATIONS DE MASSE

L'influence des communications de masse sur les comportements et les représentations culturelles des ouvriers s'exerce de deux manières différentes : directe, sur le façonnement des goûts et des intérêts culturels ; indirecte, sur la valorisation d'une certaine image de la culture.

Les moyens de communication de masse semblent favoriser à la fois l'évasion hors du réel, à partir d'un réel transfiguré, et l'attachement à ce qui dans l'événement est concret, éphémère et unique. L'espèce de désorientation provoquée par la quête constante de l'instantané transparaît quelquefois dans les réponses, où les sujets souhaitent dominer l'éphémère « pour comprendre les significations de son temps ». Pourtant, rares sont les participants à un ciné-club ou à un télé-club. Pourtant un décalage notable sépare les faibles niveaux culturels de leur comportement devant les communications de masse et la représentation idéale de la possibilité culturelle de ces instruments. *Il y a d'emblée confiance dans ces techniques et dans la technique.*

L'influence indirecte peut être décelée dans les représentations de la culture qui valorisent l'encyclopédisme et le jeu ; certaines émissions de la radio et de la télévision nous semblent fournir les modèles les plus typiques de cette culture requérant des qualités de mémoire et entretenant un goût très utilitaire du risque intellectuel ; nous avons aussi trouvé trace de cette influence, fréquemment reconnue par les ouvriers eux-mêmes, dans la manière dont ils conçoivent la connaissance de l'histoire ou la fonction de l'art et des artistes. Mais les moyens de communication de masse n'informent pas seulement une représentation encyclopédique et verbale de la culture : ils entretiennent une vive attention pour ce qui a trait aux techniques, aux sciences et au travail. Ces moyens nouveaux leur apparaissent en tout cas comme la solution possible pour satisfaire cette aspiration centrale qui s'exprime si souvent dans ces expressions : « être au courant, savoir ce qui se passe, participer à d'autres vies, d'autres expériences ».

Prêts à penser que les mass media et le progrès technique favoriseront leur participation au monde, les ouvriers en font rarement l'occasion d'un comportement critique et d'une recherche approfondie. Que faut-il mettre alors en cause : leur incapacité de dominer présentement ces moyens de communication ou l'incapacité de ceux-ci d'intéresser les ouvriers autrement que par la démobilisation de la critique ? Il est probable que les moyens de communication de masse sont une composante essentielle de cette « apathie » (politique, sociale, culturelle) qui préoccupe tant d'animateurs : sollicités constamment par une information événementielle, mosaïque, immédiatement consommable, qu'ils finissent d'ailleurs par rechercher fortement, les ouvriers ne disposent pas des moyens culturels qui leur permettraient non seulement d'assimiler et de classer ces informations, mais aussi de participer activement aux décisions qui les concer-

nent : travail, enseignement, économie, loisir, logement, paix.

Ce conflit entre l'information et l'action, elles-mêmes particulièrement problématiques, suscite et entretient une attitude apathique à l'égard de la vie publique et culturelle : l'apathie est un moyen économique de défense contre l'inquiétude inhérente, dans ces conditions, à la connaissance et à l'action. Un tel conflit n'est pas sans alimenter une conception ambivalente de la culture qui ne satisfait que médiocrement et la connaissance et l'action.

DECALAGE ENTRE COMPORTEMENTS ET REPRESENTATIONS

La compréhension des comportements, des attitudes et des représentations culturelles des ouvriers ne peut se faire qu'en référence aux structures socio-culturelles de l'ensemble de la société. C'est dans cette perspective qu'il faut situer les décalages entre les comportements culturels et les représentations de la culture : les comportements demeurent très tributaires des pressions exercées sur les sujets autant par les structures économiques, sociales, culturelles et politiques que par l'apathie que ces structures suscitent chez les ouvriers. Les représentations, au contraire, font large place aux moyens à mettre en œuvre pour se dégager de ces pressions : la plupart du temps par une série de mesures parcelaires et inégales d'aménagement du milieu (réformes, amélioration de conditions, acquisition d'avantages), quelquefois par une transformation radicale des structures d'ensemble. Les représentations font apparaître les aspirations et leurs conflits possibles avec les comportements chez le plus grand nombre. Un tel conflit est moins fréquent chez les leaders culturels, syndicaux et politiques, où, lorsqu'il est vécu, il est analysé et il nourrit l'action.

La recherche continue pour élucider plusieurs points mal éclairés : étude du processus individuel du développement culturel et de l'incidence de la participation à la vie d'un petit groupe sur ce processus, facteurs constitutifs de l'accumulation culturelle. En 1961, une enquête auprès d'échantillons exemplaires non représentatifs a porté sur les représentations de l'école et de l'enseignement chez les ouvriers de deux entreprises françaises (2). L'analyse des représentations de la culture d'un échantillon de responsables syndicalistes est en cours. Une recherche exploratoire a été commencée pour étudier les « informateurs » des représentations de la culture (presse, publicité, radio, télévision, programmes scolaires, associations, animateurs...). Dans bon nombre de nos investigations nous continuons à vouloir cerner l'évolution différentielle des comportements et des représentations culturelles des ouvriers (étude des représentations à travers l'analyse de la presse syndicale) ; d'autres chercheurs ont en effet plus particulièrement centré leurs préoccupations sur une analyse comparée des représentations dans les différents milieux sociaux (3). Ces efforts, coordonnés, devraient contribuer à poser correctement le problème du développement culturel dans les sociétés industrielles occidentales.

(2) En cours de publication par l'Institut du travail de la faculté de droit de Strasbourg.

(3) Janine Larrue (Toulouse). Groupe d'éthnologie sociale.